



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVIII.

Québec, Province de Québec, Septembre 1874.

No. 9.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Poésie : Les dix francs d'Alfred.—**HISTOIRE DU CANADA :** Abrégé de l'histoire du Canada par les frères des écoles chrétiennes (suite).—**MORALE :** Les grands prix de vertu.—**ETHNOGRAPHIE :** Une réception à Péking.—**CAUSERIES ÉCONOMIQUES.**—**AVIS OFFICIELS :** Avis concernant l'affranchissement de la correspondance.—Diplômes octroyés par l'école normale Jacques-Cartier et par les bureaux d'examinateurs.—Instituteurs demandés.—**RÉDACTION :** Retraite de l'hon. G. Ouimet.—Cinquante-troisième conférence de l'association des instituteurs de la circonscription de l'école normale Jacques-Cartier, tenue le 28 et le 29 mai, 1874.—Bulletin bibliographique.—Revue mensuelle.—**ANNONCES.**

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Les dix francs d'Alfred.

Ceci n'est point un conte, enfants, c'est une histoire,
Comme la vérité, simple et facile à croire,
Et, rien que d'y songer, qui fait battre le cœur.
Oh ! je ne serai pas moraliste sévère :
Car parfois, comme vous, j'ai besoin qu'on m'éclaire,
Et pour être plus grand, je ne suis pas meilleur.
Parlons donc en amis.....

..... Alfred était, je pense,
Un enfant, tel que vous, ayant huit à neuf ans.
Bien, bien riche ! il avait dans sa bourse dix francs,
Dix francs beaux et tout neufs. C'était la récompense
Donnée à sa sagesse, à ses petits travaux :
Ce qui faisait encor ces dix francs-là plus beaux.

Mais l'idée arriva d'en chercher la dépense,
Car c'eût été vilain de les garder toujours :
L'argent qui ne sert pas est sans valeur aucune ;
Le point est de savoir lui donner un bon cours.
On avait fait Alfred maître de sa fortune :
Tantôt il la voyait en beau cheval de bois,
Tantôt c'était un livre.....un livre.....alors sa mère
Souriait de plaisir, sans l'aider toutefois,
Lui laissant tout l'honneur de ce qu'il allait faire.

Sur le livre son choix à la fin se fixa.
Charmant enfant ! combien sa mère l'embrassa ?
C'est qu'aussi c'était beau, savez-vous ? C'est qu'un livre
C'est tout ; c'est là-dedans que l'on apprend à vivre,
A devenir un homme, à penser, à parler ;
C'est là, nous, à vos jeux qui venons nous mêler,
Là que nous déposons le travail de notre âme,

Quand le Dieu tout-puissant jette en nous cette flamme
Qui nous rend la candeur et nous fait jusqu'à vous,
Comme à nos premiers jours, remonter purs et doux.
Vous ne comprenez pas, amis ?..... Mais il faut lire ;
Et plus tard vous saurez ce que j'ai voulu dire ;
Et puis, lorsque vos cœurs seront bien désolés,
Vous ouvrirez un livre et serez consolés.

C'était un jour d'hiver, quand la neige et le givre
Des arbres effeuillés blanchissent les rameaux,
Quand vous, heureux enfants, dans de larges manteaux,
Dans de bons gants fourrés, du froid on vous délivre ;
Alfred courait, joyeux, pour acheter son livre.
Mais tout à coup voici qu'il s'arrête surpris :
Deux enfants était là, tels, hélas ! qu'à Paris
Si souvent on en voit sur les ponts de la Seine.
Dans les bras l'un de l'autre ils étaient enlacés ;
L'un de son petit frère, avec sa froide haleine,
Cherchait à réchauffer les pauvres doigts glacés :
Ils grelotaient bien fort, car leurs habits percés
Presque à nu les laissaient étendus sur la pierre.
Tournant vers les passants un regard de prière,
Ensemble ils répétaient : J'ai grand froid ! j'ai grand faim !
Mais les riches passaient sans leur donner du pain ;
Et leur cœur se gonflait, et puis de grosses larmes
Roulaient dans leur paupière et sillonnaient leur sein.
Certes, vous eussiez pris pitié de leurs alarmes,
Et vous ne seriez point passés sur leur chemin,
N'est-ce pas ? mes amis, sans leur tendre la main,
Sans demander pour eux quelque argent à vos mères ?

Alfred était témoin de leurs larmes amères :
" Maman, vois donc, dit-il, comme ils sont là tous deux !
Ils sont bien malheureux !—Oh ! oui, bien malheureux !"
Lui répondit sa mère, attentive et touchée.
Saisissant une vielle, auprès de lui muette,
Pour charmer l'enfant riche et recevoir de lui
Le pain qu'il n'avait pas obtenu d'aujourd'hui,
Il s'efforce de rire, et dansant, il répète
Un de ces airs appris sous le doux ciel natal ;
Mais ce rire était triste, et ce chant faisait mal ;
C'est que rien n'est affreux comme la feinte joie
Du mendiant qui chante, à sa misère en proie ;
C'est un rire effrayant qui naît dans les douleurs,
Et qu'il faut endormir comme on endort vos pleurs.
Enfants, vous qui pleurez pour un bruit, pour une ombre,
Que vous croyez entendre ou voir dans la nuit sombre,
Pour un conseil ami que la raison vous doit,
Une goutte de sang qui vous rougit le doigt,
Que sais-je ? un aiguillon d'abeille qui vous frappe,
Ou pour un papillon qui de vos mains s'échappe,
Voilà des maux cuisants que vous ne saviez pas.